

Pont de rencontre

[Xavier Lhomme]

Pont de rencontre

Il s'en est fallu d'un rien. Aujourd'hui, il m'a vue. Je crois bien que c'est la première fois.

Chaque matin de la semaine, à la même heure, nous nous croisons. Il a un sac sur le dos, marche à côté du parapet, prenant soin d'éviter les joggers et les trottinettes. Il vient de la rive droite, où se trouve la société immobilière qui m'emploie. Je suppose qu'il y habite et se rend à pied à son travail dans le centre de Bordeaux. Je pense à lui - tout le temps.

Je rêvais depuis si longtemps, sans vraiment y croire, qu'un événement se produise, qui attirerait enfin son attention. Mon tram venait de quitter la station Porte de Bourgogne pour s'engager sur le Pont de pierre quand une cycliste a traversé les voies devant la rame. Tout en ralentissant brutalement, le conducteur a donné un coup d'avertisseur pour protester. Placée juste derrière la cabine, j'ai tout vu ! Lui, qui marchait comme d'habitude sur le trottoir, a sursauté au bruit du klaxon, avant de jeter un regard ahuri dans notre direction. C'est là que nos regards se sont croisés. Quand le tram a repris de la vitesse, nous étions toujours rivés l'un à l'autre, les yeux dans les yeux. Lui, pivotant sur lui-même jusqu'à faire demi-tour. Moi, tournant la tête jusqu'à ce que le visage d'un autre passager me masque la vue. Mon cœur battait n'importe comment. Plus tard, au travail, je rougissais au souvenir de ce premier échange, que je me repassais incessamment, au point de ne plus savoir s'il était vrai ou juste un nouveau fantasme. J'avais des papillons dans le ventre, ils ne m'ont pas quittée de la journée, m'ont tenue éveillée bien tard et m'ont retrouvée dès le lendemain, au réveil. Je n'ai rien avalé au petit-déjeuner et j'ai dû me raisonner pour ne pas partir plus tôt au travail : j'aurais raté le rendez-vous quotidien avec mon cher inconnu !

Je suis surpris : le souvenir de la jeune femme ne m'a pas quitté. Ses cheveux ondulés, aux pointes éclaircies, encadrant son petit visage triangulaire.

Sa veste en velours rouge à gros boutons en plastique, rouges aussi... Et son regard fiché dans le mien.

Après un solide petit déjeuner, je quitte mon T2 de la Benauge d'un pas allègre.

Plutôt que de descendre la rue Montméjean jusqu'à la place Stalingrad, je prends à droite pour rejoindre au plus vite l'avenue Thiers. Tout en marchant le long des bandes

de pelouse, plus ou moins grillées, je scrute chaque tram en provenance de la rive gauche, espérant y reconnaître la jeune femme de la veille.

Cinq minutes plus tard, au beau milieu du Pont de pierre, le miracle se reproduit. Elle est là, debout derrière la première porte de la voiture de tête.

Je la dévore des yeux.

Au moment où il me semble discerner l'ébauche d'un sourire sur son visage, elle disparaît hors de ma vue.

Je ressens comme un étourdissement. Et un pincement au cœur.

Aujourd'hui encore, il m'a vue. Et je suis certaine que ce n'était pas accidentel, cette fois. J'en suis restée figée. Cette intrusion de la réalité dans mon fantasme... c'est vertigineux. Cela m'angoisse aussi : je trouvais bien plus confortable de rêver à des possibilités que de devoir passer à l'action. Quelle action, d'ailleurs ? Et si je me leurrerais sur ce qui se passe entre lui et moi, comme Chloé, l'héroïne de *Chacun cherche son chat*, qui croyait que le batteur, personnage joué par Romain Duris, l'avait remarquée... Il est peut-être plus sage que j'en reste là. Je le regarderai chaque matin et m'en contenterai. Mais peut-être que ce serait la plus grande erreur de ma vie : et si c'était lui, la rencontre que j'attends, que j'espère, que je souhaite de tout mon être ? J'ai envie de passer mes doigts dans ses cheveux mal coiffés, de toucher sa barbichette blond roux.

Elle m'obsède.

Voilà que je me mets à traverser le pont de pierre deux ou trois fois par jour. Parfois tard le soir, sous le moindre prétexte, guettant à la fois les passantes et les rames de tramway.

Sans succès.

Ça fait trois matins consécutifs que nous nous voyons. Elle m'obsède.

J'ai même essayé « jeune femme veste rouge tramway Bordeaux » sur les moteurs de recherche !

J'ai trouvé des jeunes femmes, des vestes rouges, des trams. Mais pas trace d'elle.

Elle m'obsède.

Le week-end a été long. Samedi, je suis allée à l'Utopia avec une amie. Après le film, dont je suis incapable de dire ce qu'il racontait, nous avons bu un verre en terrasse. J'ai failli lui parler de ce qui m'arrive . quelque chose m'a retenue. Pas de la pudeur, ni de la honte, mais certainement l'envie de prolonger cet état d'indécision, d'irréalité. Dimanche, comme tous les dimanches, déjeuner chez mes parents. Depuis ma crise de colère, il y a quelques mois, ma mère ne me demande plus si j'ai « un chéri, ou même une chérie - parce que, de nos jours, ce sont des choses qui se font.» Je vois quand même que ça la démange. Mon père préfère m'interroger sur mon travail, à propos duquel je n'ai rien à dire d'intéressant, ni même de nouveau. Autant pour trouver un terrain de discussion, que pour tenter de me libérer d'un poids, je leur parle du pont de pierre, que je traverse soir et matin à bord du tram. Je leur décris la Garonne, dont la couleur est parfois gris bleu, le plus souvent café au lait. Je raconte la cycliste qui s'est jetée devant ma rame sans regarder... Je ne vais pas plus loin. C'est suffisant pour me laisser l'impression d'avoir partagé un peu de mon bonheur. Si peu.

J'ai dû faire vingt kilomètres à pied dans Bordeaux, ce week-end, à chercher partout une chevelure floue au-dessus d'une veste rouge !

Et je ne l'ai pas trouvée.

Mais lundi matin, elle était à sa place habituelle, derrière le poste du conducteur. J'ai fait un signe de la main, elle a souri.

Demain, je pars plus tôt et je monterai dans sa rame, à Porte de Bourgogne. Je peux bien arriver en retard au travail, pour une fois !

Cette idée me remplit d'impatience et me terrorise : que va-t-il se passer quand nous serons face à face ?

Faut-il lui serrer la main ou lui ouvrir les bras ? Lui donner l'accolade ou l'embrasser sur la bouche ?

Je passe une partie de la nuit à inventer des scénarios, à préparer des phrases.

Je suis dans tous mes états !

Deux jours sans le voir. Je suis tendue comme un arc, la main crispée sur la poignée de maintien qui tombe du plafond. Je ne veux rien rater des quelques secondes pendant lesquelles il sera dans mon champ de vision. J'ai dû forcer le passage pour obtenir ma place habituelle, qu'un autre voyageur comptait occuper, mais aujourd'hui, personne ne

peut me résister. L'estomac noué par le manque de lui, le cœur emballé par la peur de ne pas le revoir, je me sens mal. Et s'il passait sans me regarder ? S'il m'avait oubliée ? S'il avait rencontré une femme pendant le week-end ?

Je n'ai pas eu le courage de mettre mon plan à exécution.

À la fois furieux de ma lâcheté et soulagé d'avoir échappé à un événement dont je n'étais pas sûr d'être à la hauteur, je marche le long du parapet, regardant les bateaux amarrés à l'embarcadère des Quinconces.

Je vois le tram prendre pesamment la courbe en montée qui suit la station Porte de Bourgogne. Je sens une légère oppression dans ma poitrine.

Il me tarde de la voir, de la dévorer des yeux.

Pour me faire pardonner mon manque de courage, je me dois de faire quelque chose... un geste !

Quand je la vois derrière sa vitre, je lève la main pour lui faire bonjour.

Elle fait un mouvement pour me répondre, mais son sac à main glisse de son épaule et elle se détourne de moi pour le rattraper.

Je la trouve tellement touchante !

Demain, c'est sûr, je me rends pour de bon à la station et je monte avec elle.

Catastrophe ! J'ai raté le tram ce matin. La fatigue, l'émotion, les insomnies... je n'ai pas entendu sonner le réveil. C'est tout moi, ça, les actes manqués ! Que dirait ma mère, si elle savait que j'ai gâché ma chance de trouver « un chéri, ou même une chérie » par inadvertance ? Trépignant de rage à la station Gaviniès, j'ai attendu la rame suivante, qui n'en finissait pas d'arriver. Elle était bondée, je n'ai pas pu rejoindre ma place habituelle, mais j'ai réussi à me placer du bon côté. Impatiente, je voulais que le chauffeur aille plus vite, pour rattraper le temps perdu. Il n'en a rien été et, au contraire, je trouvais que nous roulions très lentement. Quand nous avons parcouru le pont de pierre, j'ai vu à travers mes larmes que mon inconnu n'était plus sur le pont. J'espérais qu'il m'aurait attendue. J'aurais tant voulu lui rendre son salut de la veille. Pourvu qu'il revienne demain, qu'il ne se détourne pas de moi !

Hier, ça n'a pas marché.

Je suis entré dans la voiture de tête, elle n'y était pas.

Je suis descendu à Stalingrad où j'ai pris un vélo en libre-service pour repartir en sens inverse.

Maintenant que j'ai mis le doigt dans l'engrenage, je ne peux plus me satisfaire du tram-pont quotidien, à nous regarder « on a l'air de mérus coincés dans l'aquarium¹ » !

Je suis quand même bien attentif en traversant le pont de pierre, ce matin. Elle est là !

Derrière la vitre, elle prononce des paroles que je n'entends pas. Elle tient devant elle une feuille de papier sur laquelle sont écrits des mots que je n'ai pas le temps de lire.

Et merde !

Je ne sais pas s'il a compris mes excuses pour mon absence du jour d'avant. Peu importe, d'ailleurs. J'ai décidé d'en finir avec mes rêveries stériles. Ce matin, je descends à Porte de Bourgogne et je traverse le pont à pied pour aller à sa rencontre. Advienne que pourra. S'il fait l'étonné, comme le batteur avec Chloé dans le film, j'aurai juste l'air d'une cruche pendant quelques minutes et me morfondrai pendant quelques mois. Mais au moins, j'en aurai le cœur net.

Quand le tram passe, ce matin, je ne la vois pas.

Peut-être que, si j'avais pu lire les mots sur le papier, j'aurais compris pourquoi.

Je m'accoude un moment au parapet. Je me sens malheureux, comme amputé. Je me penche, je vois mon ombre qui ondule sur les eaux caramel.

Elles coulent vers l'amont. Changement de marée.

Je me décide à reprendre ma marche, il faut bien aller travailler.

Loin devant moi, je distingue une tache rouge...

La jeune femme s'avance vers moi, à petits pas. Je ralentis les miens.

Je n'entends plus rien, ne vois rien d'autre qu'elle et son sourire au milieu des cheveux flous.

Elle a les yeux marron clair, couleur Garonne.

1 « Hygiaphone », Jean-Louis Aubert / Téléphone, 1977.

ACCESS DENIED

Autrice : Isabelle GIRAUDOT

ACCESS DENIED

Aujourd'hui :

« Il s'en est fallu d'un rien pour que cela n'arrive pas » pensa le général en se penchant sur le cercueil. Pauvre Arnaud, c'est bien triste.

Quelques mois plus tôt :

- « Access denied » afficha la machine.

- Comment ça ? s'exclama Arnaud, retapant son code d'identification à quatre chiffres sur le clavier fermant la porte du centre d'essais d'aviation de Toulouse, pour la troisième fois.

- Accès refusé, vous n'êtes plus habilité à entrer, fut la seule réponse, en français cette fois-ci, de la machine.

- Ce n'est pas possible ? s'énerma Arnaud, capitaine de la base aérienne de Toulouse Blagnac. Il est bon mon code. S... de machine ! Tas de ferraille !

Curieusement, la machine ne réagit pas et resta stoïque. Elle avait été programmée pour laisser entrer les pilotes d'avion, non pour répondre à une quelconque provocation de leur part. Se permettre une remarque aux aviateurs sur la correction de leur langage n'entraînait pas dans le champ de ses attributions. Sinon, il y a fort à parier qu'elle ne s'en serait pas privée.

Arnaud tapa du plat de la main sur la porte, légèrement agacé, sentant l'énervement le gagner progressivement. Il devait décoller dix minutes plus tard pour effectuer une mission de reconnaissance au-dessus de la Méditerranée, et cette fichue machine allait certainement le mettre en retard.

- Accès refusé, répéta la machine avec obstination.

- Désormais, c'est la machine et plus l'être humain qui décide, s'exclama Arnaud. Je ne sais pas vers quelle société on se dirige, mais ça craint un max !

Devant l'impossibilité de pénétrer dans l'enclos de la base, préservé par un grillage militaire, Arnaud se décida enfin à appuyer sur l'interphone, bien visible, qui le narguait en silence. Parler à un humain serait plus simple que tenter de dialoguer avec une machine, celui-ci étant censé être plus compréhensif et capable d'interpréter toutes les nuances du langage, à la différence de la machine pour laquelle le monde était binaire ou manichéen. Arnaud appuya sur le bouton rouge d'urgence situé en haut à gauche de la porte du centre d'essais.

- Soldat Fred Loutin, je vous écoute.

- Bonjour, soldat Loutin. Je suis le capitaine Arnaud Martin. Il doit y avoir un problème avec le portail d'entrée. J'ai tapé mon code, comme d'habitude, mais la machine persiste à me refuser l'accès au centre.

- C'est tout à fait normal, mon capitaine ! Vous êtes déclaré « obsolète » par la machine.

- Pardon ?

- Je répète « déclaré obsolète », fini, terminé, inutile, trop vieux, indésirable, mis au placard - si vous préférez.

- Je ne préfère rien du tout. Je voudrais juste comprendre.

- Ça va être difficile ! Bon, pour cette fois, je vous laisse entrer, mais ce sera la dernière. De plus, je ne peux pas vous laisser pénétrer seul dans le centre d'essais. Je dois vous accompagner jusqu'au bureau du général, qui vous expliquera lui-même pourquoi l'accès vous est refusé. Acceptez-vous ces conditions ?

Arnaud se demanda s'il avait bien entendu avant de répondre qu'il acceptait. D'ailleurs, que pouvait-il faire d'autre ? L'accès de la base lui était désormais interdit. Il ignorait pourquoi. Il devait pourtant y avoir une raison telle une erreur de programmation ou une confusion de personnes et le seul moyen de la connaître était d'accepter l'invitation du soldat Loutin, afin de pénétrer dans le centre et de demander au général ce qui se passait.

En attendant que le soldat Loutin arrive et l'invite à entrer, Arnaud chercha les possibles raisons de ce refus d'accès au centre. Il était grand, massif, carré d'épaules et très musclé. Ancien sportif, il avait sans cesse repoussé ses limites, tant physiques que mentales. Pendant trois ans, il s'était préparé avec obstination et rage, avant d'obtenir une première consécration : représenter la France lors des Jeux Olympiques de Barcelone, au siècle dernier, en 1992. Il avait couru un marathon de légende, était arrivé huitième derrière des Kenyans, des Ethiopiens et des Erythréens et n'avait aucune raison de rougir du temps qu'il avait mis pour réaliser sa performance. Jusque-là, le meilleur représentant national français de cette épreuve avait obtenu la trente-quatrième place. Arnaud pouvait être fier de lui. Il avait alors été recruté par l'armée de l'air pour accomplir des missions de reconnaissance aérienne et de nombreuses opérations de combat, sur le terrain.

Plusieurs fois blessé, toujours « réparé », comme il s'en amusait lui-même, il était surnommé affectueusement « Robocop » par ses collègues. Il est vrai qu'il ne subsistait plus grand-chose du modèle d'origine - lui faisaient remarquer ses frères d'armes en riant : deux prothèses de hanche, une de genou, un filet sur l'abdomen pour contenir une hernie inguinale, deux prothèses discales cervicales, plusieurs lames métalliques pour tenir ses

vertèbres lombaires ainsi qu'une greffe osseuse pour réparer une fracture du fémur. Sans compter, en cherchant bien, un implant métallique dans le crâne, souvenir d'une explosion dans un village du Sahel, qu'il serait beaucoup trop dangereux de tenter de lui ôter par une quelconque intervention chirurgicale. Avec un tel palmarès médical, il était d'ailleurs étonnant qu'il soit toujours en service, surtout dans l'aviation. C'était peut-être cela que la machine essayait de lui dire, qu'il était temps de savoir s'arrêter et qu'il fallait passer à autre chose.

Ou alors, la raison était tout autre. Cependant, Arnaud ne voyait pas ce qui pourrait l'empêcher de piloter. Bon sang de bonsoir, pourquoi lui interdisait-on l'accès au centre ? Il avait toujours fait son travail correctement, avec le plus grand sérieux et une rigueur toute militaire. C'était un bon camarade, parfois moqueur ou blagueur à ses heures mais toujours respectueux de ses frères d'armes. Il n'y avait donc aucune raison objective à lui interdire l'accès à son lieu de travail. Arnaud soupira. Dans quelques minutes, il aurait la réponse. En présence du général, face à un homme, on pouvait toujours discuter et tenter de s'entendre. Ce n'était pas la même chose de parler à une personne que de tenter de convaincre une machine qui raisonnait avec des zéros ou des un et répétait toujours la même chose, sans s'apercevoir que, parfois, son interlocuteur ne la comprenait pas.

Après avoir suivi avec un peu d'appréhension le soldat Loutin dans le dédale de couloirs de la base aérienne, Arnaud et lui s'arrêtèrent devant une porte peinte en bleu. Le soldat Loutin frappa trois coups discrets, puis s'effaça pour laisser entrer Arnaud, qui salua respectueusement le général.

- Installez-vous Arnaud, je vous prie, dit le général. Tout va bien ?
- Parfaitement bien, répondit Arnaud, à part cette imbécile de machine qui refuse de me laisser entrer.
- Ce n'est pas une imbécile, protesta le général, mais une IA.
- Une quoi ?
- Une intelligence artificielle, expliqua le général à Arnaud, comme s'il s'adressait à un enfant : un programme qui analyse les données et qui est capable de prendre des décisions mûrement réfléchies.
- En êtes-vous si sûr ? demanda Arnaud. Parce que je voudrais bien savoir pourquoi mon accès à la base m'est refusé.
- C'est très simple, énonça le général, c'est parce que vous allez mourir demain. Ou plus exactement, pour ne pas vous inquiéter, parce que vous risquez de mourir demain, d'après les calculs effectués par la machine. En présence d'un risque, elle refuse de le prendre et vous déclare obsolète. Elle vous met de côté pour ne pas avoir votre mort sur la conscience.

- Pardon ? Je ne comprends pas.
- Quel âge avez-vous, Arnaud ?
- Euh ... quarante-trois ans. Pourquoi ?
- Et combien de jours ?
- Je n'en sais rien.
- Vous avez exactement quarante-trois ans et trente et un jours, trente-deux demain, ce qui sera exactement, à une année près, l'âge auquel est décédé Antoine de Saint-Exupéry.
- Je ne vois pas le rapport.
- Vous non, moi pas vraiment non plus car vous n'avez que très peu de choses en commun avec Antoine, mais la machine, elle, le voit très bien. D'après les statistiques des accidents de pilotage, l'analyse des trajets des missions de votre carrière, votre personnalité, votre expérience, votre fort caractère et votre futur probable ou possible, la machine a calculé que vous avez demain 99,99999% de « chance » si l'on peut l'appeler ainsi, de ne pas revenir de mission. Alors, la solution la plus simple pour éviter cela est que vous ne partiez pas.
- C'est idiot !
- Pas pour l'IA. Moi, je vous aurais bien laissé partir, mais elle s'y refuse obstinément. J'avoue que cette obstination me laisse perplexe, mais je ne peux rien y faire. Il y aurait bien une exception possible pour la faire changer d'avis, mais vous ne remplissez pas les conditions.
- Dites toujours.
- Si vous aviez produit une œuvre de qualité égale à celle de Saint-Exupéry, la machine vous aurait laissé voler, calculant que la gloire posthume était plus rentable que la prolongation de votre existence. Mais, et c'est une chance pour vous, vous n'avez jamais écrit une seule ligne de roman, alors vous allez tranquillement pouvoir rentrer chez vous et regarder une série à la télévision. Prenez donc une semaine de vacances ou deux pour vous détendre aux frais de l'armée. D'ici un mois, il n'y aura plus aucun souci avec l'IA et vous pourrez reprendre vos missions tranquillement.
- Et si je refuse ? avança Arnaud.
- Il ne me semble pas que vous ayez le choix ! s'énerma le général. Je n'ai aucune envie d'en arriver à vous mettre aux arrêts pour vous faire respecter ce que la machine a décidé. Maintenant, rompez !

Arnaud salua par habitude, militairement, portant la main à sa tempe, puis retrouva à la porte le soldat Loutin qui l'attendait pour le raccompagner. Celui-ci lui raconta qu'il n'était pas le seul à avoir subi les décisions parfois incompréhensibles de l'IA. Lui-même n'avait pu sortir de la base un soir car l'IA avait détecté qu'à cette heure-là, vu son passé médical, la chaleur régnant au dehors, la poussière importante sur la route, il avait toutes les « chances » de faire une crise d'asthme sévère et de terminer sa journée à l'hôpital. Lorsque l'IA avait enfin accepté d'ouvrir la grille vers quatre heures du matin, sous une pluie torrentielle, le soldat Loutin, qui devait prendre son service à six heures, avait préféré rester sur place et s'octroyer à la cantine un mauvais café et deux croissants ramollis en guise de petit déjeuner, pour éviter d'attraper une pneumonie.

Rentré chez lui, Arnaud alluma la télévision et choisit, sur les conseils du général, une série au hasard. Il ne regarda même pas la moitié du premier épisode avant de sombrer dans un sommeil agité. Il se réveilla une demi-heure plus tard, se leva du canapé et décida d'aller chercher, à l'épicerie d'en bas, une bouteille de Bordeaux qui lui tiendrait compagnie pour la soirée.

Lui qui ne buvait jamais se sentit très vite gai - dès le deuxième verre - et se mit à chanter à tue-tête. Au troisième verre, il eut une idée saugrenue : pourquoi ne pas écrire comme Saint-Exupéry ? Il accompagna cet hommage à l'écrivain par une sorte de danse, en hurlant que comme cela il pourrait voler à sa guise et s'écraser en mission, si ça lui chantait. Son vœu fut exaucé rapidement, il atterrit de travers, son verre de Bordeaux à la main, sur le canapé du salon. Une tache lie de vin prit rapidement ses aises sur le cuir blanc du canapé.

Dégrisé, Arnaud s'assit derrière son bureau, pour réfléchir. Il avait au minimum deux semaines devant lui. Il ne savait pas quoi faire de tous ces moments de liberté, étant habitué à passer son temps à obéir : au général, au caporal, au capitaine, à ses frères d'armes, et même parfois à une machine.

Sans y avoir pensé, il attrapa un stylo, un bloc puis écrivit sur la première page de sa plus belle écriture *Fin de la mission*. Il allait, comme Saint-Exupéry l'avait fait avant lui pour *Pilote de guerre*, raconter ses souvenirs de combats et de survols de territoires ennemis. Facilement, Arnaud enchaîna les phrases et raconta son histoire.

Quinze jours plus tard, il prétendit avoir perdu sa grand-mère - qui par ailleurs se portait comme un charme - pour bénéficier de quelques jours de congé pour raison familiale. Au bout d'un mois, il prolongea son temps d'absence par un congé de maladie, arguant que son médecin l'avait trouvé légèrement déprimé. Trois mois plus tard, il déposa une demande de congé sans

solde pour six mois supplémentaires, le temps que sorte en librairie *Fin de la mission*, qui fut un immense succès commercial.

Fort de ce succès, Arnaud décida de réintégrer la base aérienne, afin de recueillir de nouveaux éléments pour un nouveau roman. Voler était une passion et, même si l'écriture lui avait apporté beaucoup de plaisir, il avait hâte de se retrouver dans les airs. Il prévint sa hiérarchie de son désir de retour. Celle-ci ne marqua aucune opposition.

Presque un an après avoir quitté la base, Arnaud y revint. Sûr de lui, il tapa son code, qui n'avait pas été désactivé. La machine le laissa entrer. Il salua le général qui ne trouva rien à redire à ses nouvelles demandes, dit bonjour à ses collègues et monta dans l'avion qui s'appêtait à effectuer une reconnaissance au-dessus de la Méditerranée. Arnaud se mit aux commandes avec un plaisir non dissimulé. Désormais, aucune machine ne pourrait décider à sa place, choisir pour lui ou l'empêcher de réaliser ce qu'il avait envie de faire.

L'avion décolla doucement. Bientôt Arnaud croisa le Cap Corse, regarda vers le large et sourit. Que la mer était belle ! Soudain l'appareil eut un raté, suivi d'un autre, puis d'un autre encore. Le moteur toussa, cala et prit feu. Arnaud piqua droit vers les flots, sans avoir le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Le lendemain, tout le personnel de la base aérienne s'inclina devant le corps, sorti de la carcasse de l'avion et ramené à la base pour une cérémonie d'hommage militaire.

Le général s'inclina sur la dépouille et pensa que la machine avait eu raison contre l'homme, une fois de plus, mais que cela devenait sérieusement inquiétant pour l'avenir de l'humanité. « S... de machine ! » pensa-t-il en son for intérieur.

Le monde changeait. L'IA décidait désormais à leur place. Elle avait laissé partir Arnaud au même âge que son glorieux prédécesseur. Devenu un écrivain de renom, Arnaud pouvait désormais entrer dans l'histoire, risquer sa vie et bâtir sa légende. Sa mort en vol - juste avant la parution de son deuxième roman - allait faire de lui un mythe, ce qui était plus important que de lui sauver la vie.

TANT VA LE MONDE A L'EAU

Auteur : Sandrine GACHINIARD

TANT VA LE MONDE A L'EAU

Il s'en est fallu d'un rien pour qu'un enfant ne tombe à l'eau. Sa mère l'a rattrapé de justesse par la main, puis l'a réprimandé. Le petit n'y est pas pour grand-chose, pourtant. La foule dense qui se presse dans le Vieux Port n'a aucun égard pour les plus faibles.

De loin, un spectateur pourrait se dire que la cité phocéenne a retrouvé son charme d'antan, que les touristes font la queue pour se rendre dans les plus belles calanques ou faire le tour du château d'If. Ce n'est qu'en se montrant plus attentif que ce même observateur noterait des détails inquiétants.

En 2050, il y a belle lurette que les visiteurs ont déserté la ville, rongée par la gangrène de la violence. Le Vieux Port s'est progressivement vidé. En se concentrant sur les détails, un curieux remarquerait la maigreur des pauvres hères agglutinés sur les pavés. Leur âge aussi. Mis à part quelques mères de familles esseulées, la majorité de ces touristes si particuliers a plus de quatre-vingts ans. Lorsque la migration vers les côtes d'Afrique du nord a débuté, chacun - tout à son empressement de fuir la misère - a négligemment oublié ses ancêtres à la maison.

Ne perdant pas une miette du triste spectacle, Victor, 92 ans, fait quelques pas à l'aide de son déambulateur sur le toit-terrasse qui lui sert de vigie. Marseillais de naissance, il est hors de question qu'il quitte sa cité. Lorsque ses petits-enfants lui ont fait part de leur projet de rejoindre leurs parents à Alger, il leur a simplement demandé de l'aider à s'installer dans une des chambres de l'hôtel abandonné - une des plus hautes, afin qu'il profite de la vue. Sa famille, aimante, a rempli la pièce adjacente avec suffisamment de boîtes de conserve pour tenir un siège. Victor dispose d'un stock de bonbonnes d'eau, prévues pour les fontaines de l'hôtel.

Du haut de son perchoir, le vieil homme a regardé par deux fois s'éloigner le bateau sur lequel sa famille est parvenue à monter. Il n'aurait brisé leurs espoirs pour rien au monde, mais son expérience lui chuchotait qu'ils couraient à la catastrophe.

Au tout début du XXI^e siècle, lorsque les migrants ont commencé à déferler sur les côtes européennes, les autorités parlèrent de *crise* migratoire. Bien que le continent soit habitué à accueillir des étrangers, personne n'était préparé à voir débarquer autant de réfugiés. Des familles entières fuyant les guerres qui faisaient rage en Lybie, Syrie, Afghanistan, se pressaient dans des embarcations de fortune pour traverser la Méditerranée. Après un premier élan de compassion, les Grecs, Français, Italiens furent vite débordés et finirent par fermer leurs frontières. Ils cessèrent de missionner des navires chargés de repêcher les naufragés échoués au large des côtes. Les associations humanitaires durent avouer leur impuissance, face à la masse de personnes à secourir. Les noyés - femmes et enfants compris - se comptèrent par milliers, avant que le mouvement ne cesse, en 2040. Les populations opprimées avaient enfin trouvé l'énergie de

prendre le pouvoir, se réappropriant leurs nations, s'unissant pour retrouver la paix. La reconstruction de leur monde était en marche.

Victor se souvient très précisément des réactions de ses compatriotes, se félicitant de voir l'invasion enfin reculer, comme ils disaient. Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Le conflit en Ukraine a eu bon dos, se dit le vieillard. A peine la guerre débutée, les prix de l'essence et de la nourriture ont flambé de manière vertigineuse. Cinq ans après le début des hostilités, seuls les plus aisés parvenaient à se chauffer correctement, à s'alimenter avec des produits frais. Des disparités de plus en plus grandes se creusèrent au sein de la population. Le vaste domaine dont Victor avait hérité de ses parents, spécialisé dans la production d'huile d'olive, devint le refuge de sa famille au grand complet. La situation ne fut pas pour lui déplaire. Ses fils, de bons garçons qu'il avait correctement élevés, avaient épousé de charmantes jeunes femmes. L'ambiance du domaine était agréable. Esther, une de ses belles-filles, avait quitté l'hôpital dans lequel elle exerçait.

Peu à peu, l'Europe s'est parée des plus vilains atours : protectionnisme, percée des extrêmes et replis sur soi ont monté les habitants les uns contre les autres.

On se battait pour un plein de carburant ou une bouteille d'huile. Le gouvernement, rongé par la corruption, ne parvint pas à freiner l'inflation. En quelques années, le continent européen devint le siège de violences inimaginables. Progressivement, les plus farouches opposants à l'accueil des migrants au début des années 2000 se rendirent à l'évidence : ils allaient devoir quitter la mère patrie pour mettre leurs proches en sécurité.

Chez Victor, la télévision - allumée en continu - diffusait des images de jets privés s'envolant vers Dubaï ou les Philippines.

A table, les discussions allaient bon train entre les fils du vieil homme. Fallait-il se replier dans le domaine, qui disposait de tout le nécessaire pour loger et nourrir la famille grâce à un jardin bien entretenu ? Ou devaient-ils se résoudre à quitter la France ?

Victor essaya longuement de convaincre ses enfants de rester. Les images de guérilla urbaine qui alimentaient les informations, les récits de naufrages en mer Méditerranée étaient autant d'arguments qu'il brandissait pour leur prouver à quel point ils étaient en sécurité au domaine. Le vieillard s'épuisait dans son potager, produisant des kilos de légumes. Il se levait à l'aube, pour nourrir les quelques chèvres et poules qui assuraient leur subsistance. Ayant troqué un bouc contre plusieurs fûts d'huile d'olive, il promettait aux jeunes de savourer au printemps un chevreau frais et tendre.

Montrant les vidéos, Victor expliquait le danger qu'une traversée vers l'Algérie représentait. Monter dans un navire, déjà ! A grand renfort de gestes, il pointait son doigt tordu par l'arthrite

vers les femmes, les enfants, les vieux blessés au cours de bousculades, tombant dans la mer, à peine partis, tellement les bateaux étaient surchargés.

- Allons, disait-il, vous voyez bien ! Ici, on a tout ce qu'il faut, on est en sécurité, on mange tous à notre faim. Vous ne savez pas ce que vous trouverez en arrivant, si vous arrivez. Ces pays, on leur a renvoyé leurs migrants pendant des années, on les a laissés mourir de faim, agoniser sur des radeaux, se noyer à quelques centaines de mètres de nos côtes. On les a traités d'envahisseurs et, à présent, vous voulez aller leur demander de l'aide ? Regardez : des centaines d'embarcations sont immobilisées en pleine mer, au large de la Libye et de l'Algérie, on ne vous laissera jamais passer.

Ses fils convinrent que le vieux n'avait pas tort. La demeure disposait d'une belle piscine à fonctionnement autonome et de panneaux solaires que leur mère avait eu la fine idée de faire installer. Plusieurs sources les alimentaient en eau, détail particulièrement précieux. La sécheresse allait crescendo, chaque été, sans impacter le jardin.

Jusqu'au jour du pillage.

Se pensant préservés, ils n'avaient pris aucune mesure pour assurer leur sécurité. Ayant épuisé les ressources disponibles en ville, une bande de pillards affamés débarqua au volant de camions électriques. Ils avaient probablement dérobé ces derniers dans les entrepôts d'une grande entreprise de livraison.

Ce fut un carnage. Les bêtes furent tuées et chargées dans les véhicules. Dans le jardin, la horde ne prit pas la peine de récolter les légumes. Tous les plants furent arrachés jusqu'à la dernière racine. Les voleurs réduisirent les panneaux solaires en miettes, par pure méchanceté. Ils n'eurent pas le loisir de pénétrer dans la maison. Le vieil homme et son plus jeune fils leur décochèrent plusieurs salves de plombs, grâce aux fusils de chasse de Victor. Les camions disparurent dans un nuage de poussière.

- Ils reviendront, dit Esther entre deux sanglots.

Cet événement décida les deux fils et leurs épouses à quitter la France. Les trois petits-enfants de Victor, assez grands pour tenir tête à leurs parents, refusèrent de laisser leur grand-père seul. De longues discussions ne parvinrent pas à la convaincre. La famille se sépara après de déchirants au revoir. Il fut convenu de se retrouver à Alger, où Esther avait des amis.

Après leur départ, l'hiver s'installa durablement. Depuis plusieurs années, cette saison s'avérait éprouvante, même dans le sud de la France. Des épisodes de chaleur inattendus précédaient des orages tempétueux qui déracinaient les plantations. Les tornades, de plus en plus fréquentes, causaient des dégâts importants, rien n'ayant été conçu dans la région pour affronter un tel climat. L'hiver qui suivit le départ de ses fils n'échappa pas à cette nouvelle règle. La demeure ancestrale perdit une partie de sa toiture.

Les petits-enfants de Victor reçurent des nouvelles de leurs parents par WhatsApp. Les réseaux instables ne permettaient pas toujours la communication, mais il leur arrivait encore d'avoir de la chance. La traversée avait été difficile. La promiscuité empêchait de se reposer, à même le sol, dans la sueur et les vomissures des passagers précédents. Le capitaine du navire, un vulgaire passeur, leur avait extorqué de l'argent supplémentaire, avant d'accepter de les déposer sur la côte.

Bien plus loin d'Alger que convenu, le groupe avait rallié l'appartement des amis à pied.

De nuit, pour éviter de finir en prison. La police locale n'est pas tendre avec les clandestins. La capitale algérienne, saturée de migrants, avait mis en place des camps à l'extérieur de la ville.

A cette évocation, Victor pensa à Calais et préféra ne pas en parler à ses petits-enfants. Inutile de les alarmer sur les conditions de vie de leurs parents.

Les leurs devenaient d'ailleurs presque aussi compliquées. Sans panneaux solaires - la dernière tempête ayant renversé les poteaux électriques qui fonctionnaient encore de façon transitoire - l'électricité manquait. Seule la cheminée apportait un peu de chaleur, mais sans essence pour la tronçonneuse, le stock de bois ne durerait pas longtemps.

Les petits-enfants de Victor lui firent part de leur désarroi : bien que soucieux du bien-être du vieil homme, leurs amis leur manquaient cruellement, tout comme leurs parents. Ces derniers ayant prouvé que la traversée était réalisable, les jeunes souhaitaient les rejoindre. Pourquoi Victor ne viendrait-il pas avec eux ?

A 90 ans passés, ce dernier savait très bien qu'il ne survivrait pas à cette aventure. Il n'avait de toute façon aucune envie d'essayer. Marseille, sa région, la mer, c'était sa vie.

Le paradigme du monde s'est inversé, mais il ne fait pas partie de ce changement. Observateur quasi séculaire, il avait cru que suite aux ravages liés à la seconde guerre mondiale, les comportements humains n'en seraient que plus... humains. Bien que jeune adolescent alors, le mois de mai 1968 lui avait fait miroiter un avenir radieux. Les dix années suivantes, florissantes, en communion avec la nature et ses congénères, lui avaient donné des ailes.

Depuis, il avait perdu foi en l'humanité.

Victor demanda à ses petits-enfants de le conduire au port et de lui trouver de quoi subsister. Ils s'exécutèrent de bonne grâce - même s'ils durent, pour cela, se transformer en pillards. Connaissant bien la cité, ils réussirent à installer le vieux dans un logement confortable, en toute discrétion. Il n'aurait pas fallu qu'on vienne le dépouiller !

Une fois posé, il leur confia ses dernières économies et les serra dans ses bras. Le vieillard garda pour lui les craintes et les doutes qui le hantaient. Sa descendance tant aimée trouverait-elle un avenir meilleur en quittant la France ? Se heurteraient-ils - comme des

générations de migrants auparavant - à l'obscurantisme et au refus de l'autre, ajoutant l'isolement au déracinement ?

Du haut de la terrasse de l'hôtel, Victor regarda une dernière fois les silhouettes adorées s'éloigner.

Dans la cohue qui régnait sur le port, il se concentra pour garder son regard sur eux le plus longtemps possible. Monter à bord d'un navire leur prit six heures, durant lesquelles le vieil homme ne les lâcha pas d'un œil. Lorsqu'enfin ils s'éloignèrent, il pria pour leur salut, demandant à son épouse, où qu'elle soit, de veiller sur leur famille.

Depuis qu'il est seul, Victor reste chaque jour de longues heures à observer le Vieux Port. La foule est toujours aussi dense, mais la population a changé. Les plus jeunes sont tous partis, même les bandes de voleurs car il ne reste plus rien. Il n'a jamais reçu de nouvelles de sa famille. Ceux qui se pressent à présent, affamés et souffrants, ce sont les laissés-pour-compte.

Les passeurs ne se demandent pas si leurs passagers, déjà affaiblis, survivront au voyage. Ils se contentent de prendre leur argent et les entassent sur des navires de plus en plus amochés.

Du haut de son poste d'observation, le vieil homme s'interroge sur la rapidité avec laquelle les rafiots reviennent charger une nouvelle cargaison de migrants. Il peine à croire qu'ils aient eu le temps d'atteindre l'Afrique, de débarquer leurs passagers et de faire le chemin retour. Même par temps calme, c'est assurément impossible.

Des pensées terrifiantes hantent Victor. Et si une fois en pleine mer, les fuyards étaient balancés par-dessus bord ? Qui s'en inquiéterait ?

Il s'appuie sur son déambulateur et retourne se mettre à l'abri. Depuis quelques semaines, le vieillard devient frileux. Il devrait mieux s'alimenter mais l'appétit lui fait défaut.

Lorsqu'il ferme les yeux, ce sont des corps, flottant dans l'immensité bleue de la Méditerranée, qu'il voit. Alors il les rouvre, tourne son regard vers la photo de sa défunte épouse, et prie pour la rejoindre bientôt.

FIN